La *Marseillaise*, témoignage de réconciliation au Vietnam.

A titre de comparaison avec l'Algérie, autre ancienne terre de l'Empire colonial français, nous abordons brièvement ici le cas de l'Indochine française, en nous limitant pour l'essentiel à quelques témoignages écrits, dont *La Marseillaise du général Giap*, récit édifiant de Claude Blanchemaison, ambassadeur de France à Hanoï de 1989 à 1992 ainsi que des écrits concernant André Malraux et Léon Werth dans les années vingt[1].

Les inquiétudes de Français de France sur la politique coloniale menée en Indochine et en particulier dans le futur Vietnam (en chinois « l'Etat du Sud », formé par les « 3 Ky », Cochinchine, Annam et Tonkin du sud au nord) sont manifestées par deux écrivains voyageurs alors peu connus : Léon Werth, normalien agrégé d'anglais, futur dédicataire du *Petit Prince* (« à Léon Werth quand il était petit garçon» écrit Antoine de Saint-Exupéry depuis les Etats-Unis, quand il savait que Léon Werth, son « meilleur ami », était obligé de se cacher en France à cause de son origine juive) et André Malraux, jeune futur orientaliste et écrivain débutant. Le traitement injuste réservé aux « Annamites » par l'administration et par des Français d'Indochine si méprisants et convaincus de leur supériorité « raciale », innée, scandalise ces deux écrivains qui mènent dans l'entre-deux-guerres des enquêtes journalistiques presque simultanées et émettent des conclusions comparables, fortement anticolonialistes, assorties d'une vigoureuse critique de l'administration coloniale et de la Justice à Saigon comme à Pnom Penh[2].

[1] Claude BLANCHEMAISON, *La Marseillaise du Général Giap*, Editions Michel de Maule, collection *je me souviens*, 2013.
[2] Léon WERTH, *Cochinchine*, Editions Viviane Hamy, 1996 (première édition 1926), et Walter G. LANGLOIS, *André Malraux, l'aventure indochinoise* Edition Mercure de France, 1967 (version originale en anglais en 1966). Sur le premier voir aussi *L'Insoumis Léon Werth*, de Gilles Heuré, Editions Viviane Hamy, 2006.

André Malraux était en Indochine en 1923-24 (avec un procès difficile pour lui en 1923 à Pnom Penh) et il créa deux journaux successifs à Saigon, *L'Indochine* puis *L'Indochine enchaînée*, dans lesquels il critiqua la haute administration coloniale et ses turpitudes avec une ironie mordante et dans un style étincelant ; c'est là encore qu'il mûrit ses romans asiatiques, *Les Conquérants*, *La Voie royale* et *La Condition humaine*. La *Marseillaise* n'y figurait pas mais apparaissait la révolution mondiale ou asiatique, qui s'alimenta si souvent à la mélodie ou aux paroles - au besoin modifiées - de ce chant de guerre et de liberté qui fut chanté - en chinois - également lors de la «Longue Marche» en 1934-1935 par les troupes de Mao Tsé Toung pour développer leur élan, leur ferveur révolutionnaire.
Léon Werth, dans *Cochinchine* publié en 1926 après un séjour à Saigon en 1925 est tout aussi anticolonialiste ; il y alla à l'invitation d'un ami avocat français du barreau de Saigon qui fréquenta auparavant André Malraux, Paul Monin. Werth est encore un analyste mordant. Il fit des dénonciations aussi cinglantes que celles de Malraux surtout, face au raffinement de ceux qu'on nommait alors les « Annamites », contre la brutalité de la soldatesque et la grossièreté des buveurs d'absinthe de la rue Catinat et de certains coloniaux qui utilisent la « cadouille », la baguette de rotin utilisée pour frapper l'indigène rétif, et qui sont des amateurs passionnés d'apéritifs plutôt que de culture, ces « visages de vermouth-cassis et de Martell-Perrier », sous le mandat du gouverneur général Cognacq, grand affairiste. Le style de la chronique cochinchinoise de Werth s'approche, en mode plus sobre et moins cruel, du *Voyage au bout de la nuit* de Ferdinand Céline décrivant les Français et Françaises de Cameroun dans les mêmes années vingt.

Ces Annamites admiraient toujours les Français de France, si différents selon eux d'une grande partie de ceux du cru et tel gouverneur préférait qu'un Annamite n'allât pas en France, pays d'où il risquait de revenir « changé », voire « anti-Français. On retrouve Werth en 1927-35 auprès d'Henri Barbusse comme rédacteur en chef de l'hebdomadaire pacifiste *Monde* (dans son Comité directeur figurent Albert Einstein, Maxime Gorki, Miguel de Unamuno, etc.) puis auprès de Romain Rolland dans la revue littéraire et politique *Europe* où se prépare le « Comité des Intellectuels antifascistes », amorce du Rassemblement puis Front populaire. La seule Marseillaise évoquée par Werth est une femme de Marseille « qui fait à Saigon une saison de prostitution. « Elle se tient, ajoute-t-il, d'une race supérieure et méprise les

Annamites »[3]. Marqué par les atrocités de la Grande Guerre, il n'est pas tendre pour les monuments aux morts érigés en Indochine, tel ce monument de « zinc ignominieux [qui] déshonore le bourg de Soc-Tram » ; et il brocarde « le patriotisme fétichiste et narcissique » des Européens.

C'est bien plus tard qu'arrive la *Marseillaise.* D'abord en 1946, nous y viendront, puis en avril ou mai 1989, lors de la première rencontre du général Giap (1911-2013), le vainqueur de Diên Biên Phu, avec l'ambassadeur de France à Hanoï, dans un Vietnam réunifié. Le général « mentionna ironiquement le fait qu'entre 1940 et 1944, les élèves du lycée Albert-Sarraut de Hanoï chantaient tous les matins *Maréchal, nous voilà !* sur l'ordre de l'amiral gouverneur général de l'Indochine [l'amiral Decoux, fidèle au maréchal Pétain, au contraire de son prédécesseur le général Catroux qui a rejoint la France Libre] ».

Alors les affiches, portraits, cartes postales, images de propagande et timbres au portrait du chef d'Etat avaient effectivement été multipliés, en un étonnant et si nouveau culte de la personnalité inconnu sous la République. Et tout ceci avant que, le 2 septembre 1945, Hô Chi Minh devienne, certes provisoirement pour cette première fois, président de la République démocratique du Viêt-Nam nouvellement proclamée au départ des Japonais. Il remplaçait comme chef d'Etat l'empereur Bao Dai installé par les Japonais en avril. Le prince Norodom Sianouk avait déjà proclamé celle du Cambodge, mieux acceptée.

[3] Léon WERTH, *op. cit.*, p. 221.

Bao-Dai empereur d'Annam en 1945, l'impératrice,
le prince Norodom Sianouk du Cambodge

Grâce aux Conventions franco-vietnamiennes - provisoires - du 6 mars 1946 (accords Hô Chi Minh - Jean Sainteny, gendre d'Albert Sarraut) qui permettent l'entrée « amicale » du Corps expéditionnaire du général Leclerc à Hanoï le 18 mars 1946, la *Marseillaise* retentit enfin à nouveau au Tonkin, chantée uniquement par les Français d'Indochine qui acclament le général et le retour de la France au nord du 16^{e} parallèle ; Leclerc parcourt la capitale du Tonkin dans sa Jeep découverte ; drapeaux aux fenêtres, acclamations, chants, mais par les seuls Français qui voient dans l'arrivée des troupes françaises une libération après les humiliations et persécutions qui leur avaient été infligées par les Japonais (depuis le 9 mars 1945) puis par les soldats de la Chine nationaliste entrés dans le nord de la colonie d'après les accords de Potsdam. Depuis le balcon du commissariat de France en ce 18 mars 1946, le général lance : « Hanoï, dernière étape de la Libération ! » Le même jour Leclerc et Hô Chi Minh sont photographiés détendus, un verre à la main. Mais les Vietnamiens attendent l'ouverture des négociations pour, après avoir obtenu au moins la reconnaissance du Vietnam comme Etat libre de la Fédération Indochinoise au sein de l'Union française, c'est-à-dire leur libération de l'emprise coloniale pour manifester de la joie.

Le 22 mars 1946, en présence des attachés militaires alliés et de Vo Nguyen Giap, le futur général Giap, en civil et saluant en communiste le poing levé, à l'occasion d'une cérémonie officielle franco-vietnamienne, une prise d'armes a lieu devant les monuments aux morts français et annamites où sont exécutés les hymnes vietnamien et français : cette *Marseillaise* officielle est une marque ostensible de l'attitude libérale du général Leclerc, de son souhait d'une négociation entre France et Vietnam. Leclerc est effectivement un « nouveau Français » comme disait Hô Chi Minh pour désigner tout résistant français ou Français libre ayant participé à la

libération de la France. La *Marseillaise* ne sera plus jouée comme chant de liberté dans des cérémonies de fraternisation franco-vietnamiennes après le départ d'Indochine du général Leclerc, le 19 juillet 1946. En effet la négociation à Paris échoue et à la fin de l'année, en novembre-décembre 1946 à Haiphong puis Hanoï, commence la Guerre d'Indochine.[4]

1940-44, Pétain au timbre E F (État Français) surchargé Viêt-Nam,
Œuvres Coloniales, Secours National, Révolution Nationale, Sport-Jeunesse.
L'Etat français de 1940 change sa pratique philatéliste à propos du chef de l'État et sa devise.

Hô Chi Minh, Président de la République démocratique du Viêt-Nam, fin 1945.

[4] André MARTEL, *Leclerc. Le soldat et le politique*, Editions Albin Michel, 1998, à partir de témoignages écrits ou oraux des différents acteurs de 1945-46 de ces échanges franco-vietnamiens de 1945-46.

Cinquante ans plus tard, le gouvernement vietnamien répondit favorablement, en 1989, comme une cinquantaine d'autres pays à travers le monde, à une demande exceptionnelle d'émission d'un timbre célébrant la Révolution française à l'occasion de son bicentenaire de 1989. Transmise par l'ambassadeur français, elle aboutit à Hanoï à l'émission de neuf timbres commémoratifs, nombre imposant dépassant très largement celui de la plupart des autres pays ayant répondu favorablement.

Pour le général Giap et le gouvernement vietnamien de l'époque du bicentenaire, le souvenir actif de la Révolution française, en tant que pionnière de la Liberté du monde, et de la *Marseillaise* qui en fut la contemporaine et en demeure l'expression sonore, réconciliait le Vietnam avec la France, la République française.

Timbres postaux par le Vietnam pour le bicentenaire de la Révolution française

Médaille de l'« Union Française », « La France d'Outremer 1945 » avec croix de Lorraine et R F.

Cette République indépendante du Vietnam, tout en n'étant finalement pas entrée en 1946 dans la France d'outre-Mer ou l'Union française, conserva donc de la

France - et de la *Marseillais*e - une image et une mémoire assez positives qui diffèrent de celles, différentes, qui se maintinrent longtemps ou qui se maintiennent toujours en Algérie.

Le Vietnam, par son éloignement géographique de l'Europe, par son passé colonial et ses deux guerres successives, est devenu un pays dans lequel la guerre américaine du Vietnam succédant à la guerre française d'Indochine oblitéra en partie les mauvais souvenirs de cette dernière.

Pour des Vietnamiens partiellement formés sur place ou en France à travers des études et des lectures donnant une place importante aux valeurs et symboles de la Révolution française, la « vraie France » et les « vrais Français », en métropole plutôt que dans la colonie, conservent le prestige partagé fréquemment avec la *Marseillaise*, ce chant de la liberté. C'est déjà ce que soulignait en 1926 Léon Werth en publiant à Paris son ouvrage anticolonialiste *Cochinchine* et que découvrit l'entourage du général Leclerc en 1945-46.

Couverture d'une revue militaire de mai 1945
entre Marseillaise *ailée, Croix de Lorraine et troupes françaises et des colonies françaises.*

Bernard RICHARD, mars 2020